



**HAL**  
open science

Note de lecture de: Poucet, Bruno et Rayou, Patrick (dir.): Enseignement et pratiques de la philosophie, Pessac: Presses Universitaires de Bordeaux, collection “ Études sur l’éducation ”, 2016, in “ Notes de lecture ”, Carrefours de l’éducation, 2016/2 (n° 42), p. 258-261

Alain Panero

► To cite this version:

Alain Panero. Note de lecture de: Poucet, Bruno et Rayou, Patrick (dir.): Enseignement et pratiques de la philosophie, Pessac: Presses Universitaires de Bordeaux, collection “ Études sur l’éducation ”, 2016, in “ Notes de lecture ”, Carrefours de l’éducation, 2016/2 (n° 42), p. 258-261. Carrefours de l’éducation, 2016, 10.3917/cdle.042.0241 . hal-03349138

**HAL Id: hal-03349138**

**<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03349138>**

Submitted on 25 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Bruno Poucet, Patrick Rayou (dir.), *Enseignement et pratiques de la philosophie*, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, collection « Études sur l'éducation », 2016, 234 p.**

Ce volume collectif, dirigé par Bruno Poucet et Patrick Rayou, dresse un état des lieux de l'enseignement de la philosophie aujourd'hui, en France et en Europe. Rares sont les ouvrages de sciences humaines ou les Rapports de l'Inspection générale de philosophie qui, sur un thème malgré tout encore explosif, nous offrent une analyse aussi claire et objective des contextes et des enjeux éducatifs. Les farouches défenseurs d'un enseignement élitiste de la philosophie eux-mêmes devront se rendre à l'évidence : l'excellente facture universitaire de cet ouvrage, la variété des approches, le ton juste de tous les auteurs, la limpidité de l'écriture et la finesse de certaines analyses donnent à l'ensemble une dimension scientifique imparable. De paragraphe en paragraphe, de chapitre en chapitre, le lecteur, même le plus défiant - celui, par exemple, pour qui la philosophie est à elle-même sa propre pédagogie ou didactique (cf. p. 194) - prendra plaisir à ce tour d'horizon qui vaut comme un miroir des attentes intellectuelles, et même spirituelles, non seulement de tous les professeurs de philosophie en exercice dans les classes mais encore de tous les citoyens. En donnant à mieux voir les tensions anciennes et persistantes qui traversent et constituent, depuis son origine, le champ de l'enseignement de la philosophie en France, en hissant ces tensions au statut de faits historiques, ce livre opère, à l'écart des polémiques ou des querelles médiatiques, une double mise en perspective - dans le temps et dans l'espace - qui favorise une distanciation propice à une véritable réconciliation des esprits.

D'où peut-être et paradoxalement une question que certains lecteurs, entraînés à suspecter, même dans l'ouvrage le plus convaincant, quelque tour de prestidigitation rhétorique, ne manqueront pas de se poser : à quoi tient, fondamentalement, la puissance de persuasion de ce volume collectif ?

Ce que nous pouvons d'abord remarquer, c'est que cet ouvrage, issu d'un colloque qui s'est tenu à Amiens les 9 et 10 décembre 2013, n'est pas un volume d'actes bruts. Tout un travail d'écriture ou de réécriture (introduction générale, résumé limpide de chaque partie, aboutement soigneusement réfléchi des contributions) ajuste le fond à la forme. On peut même dire, qu'au-delà ou en deçà de la cohérence propre de l'enchaînement des quatre parties (I. « Enseigner la philosophie en France » ; II. « Étendre les pratiques et les contenus » ; III. « Enseigner la philosophie en Europe » ; IV. « Enseigner la philosophie au XXI<sup>e</sup> siècle »), deux textes décisifs, que l'on pourrait qualifier de méta-textes, encadrent l'ensemble (cf. chap. 1 et chap. 12). Non pas que leurs auteurs, B. Poucet et Michel Tozzi, prescrivent les normes des discours qui suivent ou précèdent, mais parce que leur écriture, très maîtrisée, nous rappelle que l'Histoire - dont celle de l'enseignement de la philosophie - s'écrit et que l'écriture est toujours porteuse ou évocatrice, parfois malgré elle, de tout un ensemble de représentations dont le chercheur doit résolument prendre conscience. En ce point, les distinctions bien connues entre les notions d'explication et d'interprétation, ou entre celles d'histoire objective (le devenir des événements du monde) et d'histoire subjective (celle que les hommes relatent dans des récits par rapport à leurs propres vécus d'un temps fléchi) demeurent d'actualité. S'il est vrai, comme le notait Brunschvicg, que « l'histoire de l'Égypte c'est l'histoire de l'égyptologie », on ne saurait nier que l'histoire de l'enseignement et des pratiques de la philosophie, c'est l'histoire des sciences humaines et sociales qui en parlent. D'où la nécessité d'être parfaitement au clair avec les principes épistémologiques (la question

de la scientificité des sciences humaines et celle d'une rationalité proprement philosophique) mais aussi éthiques (la question du juste et de l'injuste) qui, d'une façon ou d'une autre, gouvernent souterrainement toute écriture.

On comprend donc pourquoi B. Poucet, s'appuyant en filigrane sur l'ouvrage de référence qu'il a publié en 1999 (*Histoire de l'enseignement philosophique en France*, CNRS Éditions), fournit d'entrée de jeu (cf. p. 19-33) les critères d'intelligibilité - critères qu'il nomme « paradigmes » - d'une foule de données historiques à clarifier. Trois paradigmes (« le paradigme aristocratique », « le paradigme méritocratique » et « le paradigme démocratique ») structurent le champ à explorer. Ces paradigmes ne sont en rien des structures *a priori* ou transcendantales puisqu'ils sont des faits historiques (cf. p. 19). L'intention de B. Poucet n'est donc jamais celle d'un historien hégélien proposant une histoire de la raison. Loin de conditionner ici l'Histoire, comme ce peut être déjà le cas chez Platon, très sensible lui aussi mais dans un autre contexte, aux notions d'aristocratie et de démocratie, les critères d'intelligibilité de l'historien de l'éducation émergent, eux, au fil d'une histoire par définition imprévisible. Que l'enseignement de la philosophie devienne donc au fil du temps démocratique (on passe d'une conception élitiste de la transmission à une culture de masse) est un phénomène qui, d'une part, contraint le chercheur à renouveler ses outils d'analyse et, d'autre part, oblige tous les acteurs du système éducatif à innover au niveau de leurs pratiques (voir sur ce dernier point la contribution de Francis Foreaux sur l'enseignement de la philosophie en lycée professionnel, au chap. 10, et celle d'Edwige Chirouter sur la littérature de jeunesse, au chap. 11).

B. Poucet ne manque d'ailleurs pas de proposer, conjointement au « bilan historique » qu'il présente, un regard prospectif sur l'école de demain, orientation qui est reprise, dans les chapitres 2 et 3, par P. Rayou et Jean-François Condette. Certains accents millénaristes du propos, en forme de clin d'œil aux grandes interrogations métaphysiques (« De quel paradigme venons-nous et vers où est-il possible d'espérer aller ? », p. 20), ne trompent évidemment personne. Le chemin proposé ici n'est pas un voyage cosmologique des âmes individuelles mais un itinéraire strictement scientifique qui est un effort collectif d'objectivité. Ni transcendantale ni dialectique, la méthode historique et quasi-archéologique de Poucet exhibe ainsi les critères (ou les strates) d'intelligibilité qui nous permettent de ne pas en rester au chaos sensible des querelles scolaires.

Le deuxième méta-texte qui ne manquera pas de frapper l'esprit du lecteur (surtout s'il s'agit d'un esprit critique) est celui de M. Tozzi. Situé à la fin du volume (Quatrième partie, chap. 12), il constitue stratégiquement la véritable conclusion de l'ouvrage, le tout dernier texte, celui d'André Robert, étant plutôt un exercice brillant mais assez académique de synthèse ouverte. Le mérite ou l'ingéniosité de Tozzi est de prévenir toute objection possible de la part des professeurs de philosophie, qui, encore victimes d'une représentation mythique ou fautive d'eux-mêmes, refuseraient de prendre acte de l'évolution historique des pratiques d'enseignement et rejetteraient *a priori* toute perspective d'une « didactisation » de l'apprentissage du philosophe (cf. p. 191-202). Faisant écho au chapitre 1, le pénultième texte de l'ouvrage rappelle ainsi - argument auquel tous les philosophes seront forcément sensibles - que le réel n'est pas une idée et que l'histoire est l'opposé du mythe.

Si les chapitres 1 et 12 encadrent cet ouvrage collectif et peuvent valoir comme des méta-textes, ce n'est donc jamais parce qu'ils prescriraient un ordre du discours mais plutôt,

redisons-le, parce qu'ils en appellent à une écriture pleinement consciente de ses effets, y compris, au passage, politiques. Autrement dit, en ce point de rencontre de l'écriture et du réel, il s'agit d'en finir avec « le métier de dissertateur » (cf. p. 46) ; tout formalisme est exclu non pas au nom de tel ou tel parti-pris subjectif mais au nom du donné lui-même. Si les auteurs de ce volume semblent donc se réjouir de la démocratisation des pratiques de la philosophie (par exemple, l'apparition des « cafés philo » et même la récente publication de *Philosophie Magazine*), ce n'est donc pas seulement par choix éthique mais aussi par goût du réel.

Sous cet angle, il n'est pas anecdotique de souligner que la plupart des enseignants-chercheurs de ce volume, experts en sciences humaines, ont d'abord été des professeurs de philosophie du secondaire (cf. « Introduction », p. 16). Dès lors, et c'est sans doute une autre raison qui explique le pouvoir d'attraction du livre, le lecteur ne pourra que se réjouir, surtout s'il est lui-même un professionnel de la philosophie, de retrouver chez certains auteurs, au cœur même d'un ouvrage de sciences humaines, une quête de vérité qui, ici ou là, semble excéder la seule recherche d'une objectivité historique. Tout se passe comme si l'objet à étudier (l'enseignement de la philosophie) ne pouvait être totalement démagnétisé. Trois contributions au moins - celle de Sébastien Charbonnier (chap. 4), celle de Brigitte Frelat-Kahn sur les résistances de l'université française à la pensée de Dewey (chap. 6), et celle de Catherine Draperi sur la formation philosophique des étudiants en médecine (chap. 5) - semblent se rallier à l'antique modèle de rationalité philosophique apparu il y a vingt-cinq siècles en Grèce. Que, dans le même temps, ces auteurs ne désavouent pas, bien au contraire, les modélisations des sciences humaines et réussissent même à « dépasser » toute contradiction entre différents modèles d'intelligibilité en jeu, cela catalyse l'attention du lecteur. S'il n'y a pas contradiction, c'est parce que la frontière ne passe plus entre philosophie et sciences humaines, mais qu'elle passe désormais entre trois « paradigmes » (aristocratique, méritocratique et démocratique) qui, seuls, sont des articulations naturelles du donné. Et quand S. Charbonnier invoque, dans le cadre de sa réflexion sur la notion de culture philosophique (p. 73-85), un paradigme esthétique (« savoir un peu de tout ») et un paradigme éthique (« savoir tout de peu »), cette distinction elle-même, loin de rebattre les cartes et de remettre en question la tripartition opérée par B. Poucet, ne prend sens que par elle.

D'autres contributions traitant des diverses formes d'enseignement de la philosophie en Grande-Bretagne (chap. 7), en Italie (chap. 8) ou en Belgique (chap. 9), ont, elles, le mérite par-delà leur caractère informatif, de nous proposer un décentrement géographique qui démultiplie l'effort d'objectivité partout présent dans ce volume. Elles jettent un éclairage précieux sur des pratiques souvent mal connues par les enseignants de philosophie eux-mêmes. Ainsi, le caractère auxiliaire de la philosophie en Grande-Bretagne ou en Belgique, ou encore la bivalence du professeur italien (cf. p. 132), à la fois philosophe et historien, ne peuvent que surprendre, voire dérouter, le certifié et l'agrégé français qui, en tant qu'auteurs à part entière de leur cours, n'hésitent pas à se référer surtout à la légalité transcendantale de leur seule raison.

Gageons que ce livre, qui provoquera sans doute ici ou là quelques blessures narcissiques du côté de la Société des agrégés, saura contribuer à la révolution de nos manières de penser, qu'elles soient philosophiques ou non.

**Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)**